

LOÏCK PHILIPPON

RAID MORTEL



ROMAN D'AVENTURE

Loick Philippon

Raid mortel

© Loick Philippon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4356-5



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sam courait à perdre haleine sur ce maudit trottoir humide. Il avait plu toute la matinée sur Boston, mais les gens n'en avaient cure, ils vaquaient à leurs occupations en une foule dense. Il devait jouer des coudes pour se frayer un chemin à travers cette cohue et essayer d'échapper à ses poursuivants. Il était jeune et svelte contrairement à ces satanés flics qui le pourchassaient.

La pluie avait cessé et la forêt de parapluies ouverts qui lui avait permis de se cacher s'était tue. Il fallait accélérer sans pour cela risquer de chuter ou de provoquer une bagarre en bousculant un teigneux. Les sirènes de police devenaient de plus en plus audibles, il était évident que le quartier serait rapidement bouclé rendant sa fuite impossible.

Un grand type, noir, maigre, en tenue négligée, debout devant l'entrée d'un bar, lui fit signe de venir vers lui. Sam se dit qu'avec cette dégaine de junky, il ne pouvait pas être un flic ! Il fallait tenter sa chance. Il ne le quitta pas des yeux en s'approchant de lui. L'homme ne marmonna qu'une chose, dans un sourire édenté :

— Si tu veux t'en sortir, suis-moi ! Vite !

La décision, Sam l'avait déjà prise. Il n'y en avait pas d'autres, il fallait jouer cette carte et suivre ce gus. Le bar était apparemment désert si ce n'est quelques vieux noirs assis à une table qui tapaient le poker.

L'homme se dirigea vers le fond de l'établissement en direction des toilettes. Il ouvrit la porte, s'écarta et, d'un geste ferme, y poussa Sam sans ménagement.

Sam était dérouté, avait-il fait une erreur ? Il était stupide de se cacher ainsi dans les WC d'un bar, une pièce sans autre accès que cette porte ! Nul doute que celui-ci serait rapidement investi par la police et fouillé efficacement. Pourquoi ce con de junky restait-il avec lui et trafiquait-il ce porte-savon ?

Il y eut un claquement dans le mur et une partie de la cloison s'ouvrit lentement pour laisser apparaître un passage qui donnait sur une minuscule pièce faiblement éclairée.

— Entre, tais-toi, et sois patient !

Il n'y avait pas à discuter, le temps pressait. Sam s'exécuta et la paroi se referma derrière lui. C'était une petite chambre insonorisée, avec un lit, une table, une chaise et un écran de télévision accroché au plafond.

Les dés étaient jetés mais il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur le dessein de cet homme qui n'avait pas hésité à agir avec tant d'efficacité.

L'attendait-il, ou est-ce le destin qui l'avait mis sur sa route ?

Il était, pour l'instant, à l'abri de ses poursuivants ; pourtant le sentiment d'être séquestré le mettait mal à l'aise. Son instinct de survie avait décidé à sa place, il n'avait pas hésité l'ombre d'une seconde à faire confiance à ce drôle de gus.

Il s'asseyait juste sur le lit quand l'écran s'alluma. Il y vit les policiers investir le bar et questionner son sauveur pendant que des flics en civil fouillaient partout, sans oublier les toilettes. Il se dit que l'insonorisation devait être excellente car il les entendait à peine. Il fallait qu'il se repose et de toute façon il n'avait pas d'autre option. Tout le quartier devait être verrouillé et la police ne quitterait pas les rues de sitôt. Cela faisait déjà un mois qu'il était pourchassé sans cesse. Il avait dû tout abandonner, son travail, son logement. Il avait été aussi contraint de détruire ses cartes de crédit, son téléphone portable, bref, tout ce qui pouvait le faire repérer. Il ne possédait plus que son jeans, ses baskets, son polo et quelques dollars pour survivre. L'écran de télévision s'était éteint subitement, comme s'il avait été décidé de lui prouver qu'il avait fait le bon choix. Il trouva sous le lit une réserve de nourriture et de boisson. Décidément, rien n'avait été laissé au hasard.

Il lui fallait récupérer de sa fatigue et cette opportunité lui était enfin offerte. Il s'allongea et s'endormit rapidement avec ce curieux sentiment d'être en sécurité précaire, mais aussi déjà prisonnier.

Le claquement de la paroi qui coulissait le réveilla le lendemain. Le grand noir était là, à le toiser avec placidité.

— Tu as trois minutes pour utiliser les toilettes, marmonna-t-il entre ses dents, d'un ton débonnaire.

Sam débordait de questions mais sentit à son regard qu'il n'aurait aucune réponse. Ce mec-là n'était pas un bavard. Un seul mot lui sauta à l'esprit :

— Merci.

Nulle réaction ne vint adoucir ce visage impassible.

— Dépêche-toi, les flics rodent ! aboya-t-il.

La lieutenant de police Ashley Burns était une jolie femme. Elle était grande, mince, brune, les cheveux courts, un regard volontaire, avec de superbes yeux verts. À trente-cinq ans, elle se savait belle et désirable. Elle avait dû se battre dans la vie pour parvenir à ce grade, se faire respecter par ses hommes et accepter dans ce milieu. Il n'était jamais facile pour une femme d'accéder à un poste à responsabilité sans attiser la jalousie et la défiance.

Mais aujourd'hui, c'était elle qui avait la charge de retrouver cet individu qui leur échappait depuis trop longtemps. C'était une vraie chasse à l'homme depuis un mois, tous les services étaient sur les dents : la CIA, le FBI et encore d'autres, moins connus du public. Qu'avait donc fait ce type ou que préparait-il ? Bien qu'elle eût le dossier de cet individu entre les mains, elle avait beaucoup de mal à obtenir des informations précises sur la nature exacte du délit.

Tous ses hommes étaient en train de fouiller méticuleusement les cachettes possibles qui auraient pu permettre à ce fuyard de disparaître. Mais c'était Downtown ! Un quartier de voyous et de mafieux. Il avait été repéré la veille dans un parc par des policiers en patrouille, mais était parvenu à s'échapper.

Ce fut le troisième jour, lorsque la paroi s'ouvrit comme les deux jours précédents, que Sam se rendit compte que quelque chose avait changé. Le grand noir était bien habillé, en costume de flanelle. Un pan de sa veste laissait apparaître un pistolet à sa ceinture.

— Suis-moi ! Tu es attendu.

Enfin, sa réclusion était terminée ! Sam se dit que la police avait dû quitter les rues et qu'il allait désormais comprendre ce qui lui arrivait. Il savait que c'était la chance qui avait mis ce personnage sur sa route. Il ne pouvait donc pas s'agir d'un coup monté, mais la présence d'une arme à la ceinture de ce mec n'était pas de bon augure.

Ils sortirent du bar, le soleil était radieux. Il eut du mal à supporter cette luminosité dont il avait été privé pendant deux jours. Il découvrit une limousine noire qui attendait sur le trottoir, portière ouverte. Ils s'y engouffrèrent rapidement.

— On va où ? ne put s'empêcher de demander Sam.

— Écoute, mec, je t'ai sauvé la mise, alors maintenant tais-toi et l'on sera quitte.

Ce gars-là n'était décidément pas très causant. Il obéissait à des ordres précis, c'était évident. Le chauffeur roulait prudemment dans le flot incessant de véhicules qui animait le quartier.

Le junky restait silencieux et placide. Il ne semblait pas inquiet, il faisait juste son travail. Sam voyait défiler sous ses yeux cette ville grouillante de vie qui lui avait permis de se cacher de ses poursuivants, ses drôles de trolleybus si typiques et ses superbes maisons victoriennes qui enchantaient nombre de touristes. C'est en empruntant Massachusetts Avenue qu'il aperçut le campus de la célèbre université du MIT. Il lui semblait incongru d'admirer de si belles demeures après un mois passé à survivre à la dure loi de la rue, à alterner hôtels minables et squats insalubres. C'était peut-être la fin de sa fuite éperdue.

La limousine s'arrêta devant une somptueuse villa au perron digne d'Hollywood. Ils avaient rapidement franchi un portail imposant et traversé un superbe parc. Que venait-il faire dans ce décor de cinéma ?

— Bonne chance, mec ! lui souhaita son ancien geôlier, d'un air désabusé, en restant assis à sa place.

Sam sortit de la voiture et fit face à un autre gars, genre boxeur slovaque, taillé

comme une armoire à glace, avec des biceps de bûcheron. Il sentit une main puissante le prendre par le bras pour le guider vers les escaliers. Il se dit que ce gorille serait facile à tromper s'il décidait de lui fausser compagnie, mais la présence des gardes qu'il avait remarquée au portail l'en dissuada. Il fallait attendre et voir.

Il fut reçu dans une immense pièce ornée d'un bureau de ministre derrière lequel un curieux personnage était assis. C'était un grand black, avec des dents-de-loup, une mâchoire carrée et un regard cruel. Il se dégageait de lui une impression de puissance et d'autorité. Il portait avec classe une chemise en soie sur un pantalon à pinces. Il leva lentement la tête pour considérer son invité. Il jugea, soupesa puis prononça d'une voix calme et sereine :

— Bonjour, je suis ravi de vous rencontrer. Asseyez-vous donc, mon cher !

Sam se dit que cette affabilité ne laissait rien présager de bon. Il ne faisait aucun doute que ce personnage était un dangereux chef de mafia locale. La somptueuse maison, les hommes en armes. Qui pouvait vivre ainsi ? Il fallait qu'il lui montre qu'il n'avait pas peur. Ces gens-là devaient avoir peu de respect pour les faibles.

— Monsieur, j'ai conscience que vous m'avez sorti d'un mauvais pas malgré une claustration pénible, mais à qui ai-je affaire et que me voulez-vous ?

— Calme-toi, Sam ! Je peux t'appeler Sam, bien sûr... Nous devons avoir une petite discussion.

L'homme avait déjà pris le dessus avec son ton paternel. Il le tutoyait. Il ne fallait pas se laisser déstabiliser par l'aplomb qu'il affichait. Il fallait marquer des points en restant sur son terrain.

— OK, qui êtes-vous ? répliqua fermement Sam.

— Je suis celui qui va décider de ta vie ou de ta mort dans les minutes à venir.

Sam sentit l'angoisse le gagner. Ces propos l'avaient glacé, mais il ne fallait pas montrer son trouble et donner l'impression de céder à la peur.

— Vous m'avez sauvé pour me tuer ensuite ? C'est ridicule ! fanfaronna Sam avec un sourire provocateur.

Avec une allure féline, l'homme se leva tranquillement pour venir s'asseoir sur le bureau, face à Sam.

— Écoute-moi bien, mec ! T'as pas saisi. Tu es ici chez moi. Personne ne le sait. Je peux disposer de toi comme bon me semble, je peux te découper en rondelles sans troubler le voisinage. Mais tu m'as l'air intelligent, alors tu vas répondre à mes questions.

Sam réfléchissait vite. Avec des années de pratique et un niveau correct en

karaté, il pouvait sûrement venir à bout de ce gars, mais le gorille derrière lui était armé. Il fallait faire preuve de pragmatisme et de patience.

— Que voulez-vous savoir ?

L'homme se radoucit, et dit avec emphase :

— Je suis Max et je ne suis pas un imbécile ! Pourquoi un petit minable comme toi se retrouve-t-il avec toutes les polices du monde au cul ? Qu'as-tu fait ?

Sam comprit qu'il fallait vite trouver de quoi intéresser cet homme tout en cachant cette vérité qui l'avait amené à fuir.

— Écoutez-moi, Monsieur Max ! Je suis juste un modeste journaliste qui a dû déplaire à de puissants lobbies, c'est tout.

Max explosa et en rivant ses yeux noirs sur les siens, se mit à crier :

— Blanc-bec, tu crois que c'est un petit con comme toi qui va me mener en bateau ? Il y a une récompense de cinquante mille dollars pour ta livraison à la police. Alors, c'est quoi le truc ? T'as des dents en or ou tu as volé la reine d'Angleterre ? Comme tu le vois, je suis noir et j'ai mis des années à creuser mon trou dans ce monde réservé aux blancs, alors comprends bien que ce n'est pas un petit « blancs » qui va m'embrouiller !

Le ton était monté, mais comme sauvé par le gong, un des écrans vidéo s'alluma derrière le bureau et une voix annonça :

— Patron ! Il y a les flics qui se pointent !

Sur un signe de Max, le gorille se dirigea vers une table basse pour se saisir d'une télécommande de télévision et tapa un code. Un panneau coulissa le long de la cloison. Tout un pan de mur venait de s'effacer pour laisser apparaître une alcôve secrète. Max, sans se presser, alla s'asseoir à son bureau et ordonna négligemment :

— Sam, entre là ! On se verra plus tard.

Le ton était sans appel. Manifestement, se dit Sam, il était devenu une denrée que l'on mettait souvent au frigo ! La pièce cachée était luxueuse et c'est dans un grand canapé en velours qu'il décida de patienter.

La lieutenant Ashley avait eu vent, par un informateur, que Max le mafieux s'intéressait au cas du journaliste. Il avait posé beaucoup trop de questions au sujet de Sam Durieux dans cette ville où les indics étaient nombreux. Il était possible qu'il lui ait porté aide et assistance et qui sait... peut-être l'hébergeait-il ?

Ce Sam avait purement et simplement disparu de la circulation, ce n'était pas courant. Il fallait des moyens pour soustraire ainsi un fugitif aux recherches. Elle devait en avoir le cœur net. Elle avait rapidement obtenu un mandat de perquisition.

Les gardes de la somptueuse villa n'avaient opposé aucune résistance, mais l'effet de surprise n'était pas excellent. Elle avait remarqué le système de vidéosurveillance dont était équipée la demeure. Il devait déjà être au courant de cette visite. Après avoir gravi les marches de marbre, elle ouvrit elle-même la porte de son bureau et se retrouva face à lui pour lui annoncer la perquisition. Elle jeta avec dédain le mandat sur la table. Ses hommes avaient commencé à fouiller les dépendances extérieures.

Max, assis, tout sourire faisait face à Ashley. Il la détailla lentement des pieds à la tête. Il semblait ravi de ce qu'il voyait.

— Alors lieutenant, on promène sa jupe ?

Ashley connaissait bien ce monde de truands et savait comment se faire respecter.

— Alors Max, toujours aussi con ? Mets tes mains à plat sur le bureau et ne bouge plus.

— Je plaisantais, lieutenant !

— Pas moi, Max ! On va effectuer une perquisition complète.

— Avec plaisir, ma chère ! J'ai du caviar au frigo si cela vous tente.

Pourquoi fallait-il que ce type, ce truand, soit aussi séduisant ? se dit Ashley, elle qui avait délaissé sa vie sentimentale au profit de son métier. Il semblait sûr de lui, nullement inquiet et avait un sourire enjôleur qui la troublait. Elle laissa un homme à elle le surveiller et descendit participer à la fouille.

La perquisition dura plus d'une heure sans résultat. Les truands savaient prendre leurs précautions. Beaucoup de planques dissimulées avaient souvent permis à la mafia de cacher ce qu'elle voulait. Rares étaient les flics qui pensaient à vérifier les plans d'architecte.